

L'Économiste 3 juillet 35

André Gide et l'homme nouveau

Je viens de lire très attentivement le discours prononcé par André Gide au « Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture » et je suis heureux de reconnaître que c'est un document fort raisonnable, et dans la plupart de ses parties, assez mesuré. Il note d'abord cette évidence qu'en littérature se réalise pleinement le triomphe du général dans le particulier, de l'humain dans l'individuel. « Quoi de plus spécifiquement espagnol que Cervantès, de plus spécifiquement anglais que Shakespeare, de plus russe que Gogol de plus français que Rabelais ou que Voltaire — et du même coup quoi de plus général et de plus profondément humain ? C'est en se particularisant que chacun de ces grands auteurs rejoint une commune humanité profonde. »

Il fait ensuite cette remarque également juste que Rabelais « apporte dans les belles-lettres françaises, un élément tumultueux qui ne s'y retrouve plus guère ensuite. Notre littérature s'est presque aussitôt calmée, tempérée, assagie. Ce qui me paraît la caractériser le plus, dans son ensemble, c'est une extraordinaire propension à s'abstraire et à se parfaire en s'écartant des contingences, des accidents et des difficultés matérielles de la vie ».

Et tout cela est scrupuleusement exact. D'autres l'ont d'ailleurs écrit et ce n'est pas parce que nous trouvons ces écrits sous la signature de M. André Gide que nous allons les renier aujourd'hui. Après la Renaissance le courant autochtone de notre littérature où l'élément celto-gaulois apportait une truculence, une verdure colorée, une liberté et une puissance d'imagination allant volontiers jusqu'au baroque, réussissait à intégrer le féérique et l'inraisemblable dans le vrai artistique, et, en même temps cependant, témoignant d'un goût charmant de l'objet, des réalités, ce courant a été appauvri, adultéré, gauchi. Un effort pour le retrouver et pour réinsérer de la vigueur à nos lettres a été tenté au dix-huitième siècle par des roturiers, des plébéiens, Jean-Jacques et Diderot. A l'époque romantique, Hugo sentait bien de quel côté pouvait se trouver le salut et, plus tard, cette intuition inspira le réalisme de Zola, trop méconnu aujourd'hui.

Gide étudie par ailleurs le problème de la sincérité de l'écrivain et de sa communion avec les autres hommes et il ose cette forte parole : « Qui dit littérature dit communion ». De même que tout à l'heure il avait eu la sagesse de reconnaître que ce n'est pas en cessant d'être Français qu'un écrivain français manifestait le mieux son internationalisme, mais au contraire en épanouissant librement toutes les possibilités nobles de sa race, avec cette seule réserve qu'il ne le ferait pas dans un esprit de limitation agressive, mais dans une volonté de généreux rayonnement, de même il reconnaît que ce n'est pas en ramenant ses ambitions esthétiques et ses réalisations, son œuvre pour tout dire, à ce qu'il y a de moyen, de courant, de banal, de médiocre, dans la majorité des êtres, que l'écrivain fera l'union autour de lui et de son œuvre, mais au contraire en se recueillant, en se concentrant, en se rassemblant, pour découvrir au fond de lui ce qu'il y a de meilleur, de plus fort, de plus délicat, de plus original, d'unique.

Adopter une telle attitude, exiger de soi une telle discipline, une telle concentration,

se refuser aussi délibérément à toute flatterie, c'est en même temps exiger du lecteur un effort quasi parallèle, un effort qui ne peut être obtenu que par une bonne volonté qu'inspire l'amour. Et c'est bien là tout le problème et c'est bien ainsi, et ainsi seulement que peut être expliqué le divorce actuel entre la littérature et le peuple. (Pour la clarté de l'exposé, je précise qu'ici je désigne par peuple, le plus grand nombre.)

Gide illustre le débat par l'exposé de son cas personnel, mais son cas est légion : en France, la clientèle des lecteurs, des acheteurs de livres, se recrute surtout dans la classe bourgeoise, chez ceux qui possèdent ; le peuple n'ayant pas été assez entraîné encore vers la conquête des richesses spirituelles et les sacrifices d'argent, de temps, de plaisir qu'impose nécessairement cette conquête. On a beaucoup parlé au peuple de ses droits et ce n'est certes pas moi qui trouverai qu'on a eu tort, mais il faudrait aussi lui parler de ses devoirs, car c'est l'obéissance préalable à quelques grands devoirs humains qui peut, seule, permettre d'exercer légitimement ses droits. Or, dans une époque de transition, d'évolution rapide pour ne pas dire de révolution comme celle que nous traversons, le bourgeois, se sentant menacé, ne prend de goût, par un étrange parti pris de paresse et d'aveuglement, qu'aux œuvres qui servent étroitement ses préjugés, ses privilèges, sa morale, ses intérêts. Comment, dès lors, donnerait-il son adhésion aux œuvres de personnalités puissantes, œuvres qui sont forcément et fondamentalement révolutionnaires, car il n'y a rien d'aussi révolutionnaire que l'esprit, l'esprit seul est dynamiteur. Une pensée qui n'accepte à son exercice normal d'autres entraves que celles qui lui sont imposées par les conditions mêmes de son existence, — j'entends les lois organiques de la pensée — on ne sait jamais jusqu'où elle peut vous entraîner ! L'homme n'est libre que dans la mesure où il pense et il ne peut penser que dans la liberté ; sa pensée ne peut se communiquer aux autres que si elle est vivifiée par une foi profonde, par un grand amour et si cette foi et cet amour trouvent dans l'auditeur et le lecteur un écho fraternel. Et vous savez bien que depuis trop longtemps ces deux mots, foi et amour, sont rayés du vocabulaire bourgeois, et par bourgeois j'entends, pour la France particulièrement, ceux qui possèdent et le lamentable personnel gouvernemental qui ne sait plus comment défendre les privilèges de ses commettants. A l'heure actuelle, pour limiter nos observations à notre pays, il n'y a plus que deux fois en présence, celles des deux minorités agissantes, la foi des jeunesses que nous nommerons fascistes pour aller vite, et qui semble surtout une foi négative puisque l'union de ces forces s'est faite autour de dégoûts et d'une volonté de destruction, sans objectif précis, ou du moins formulé, de construction et, d'autre part, la foi communiste qu'on peut d'autant plus facilement discuter qu'elle présente un programme constructeur précis. Et, entre les deux, la masse amorphe et gélatineuse des médiocres qui ne savent que geindre et souhaitent que cela aille mieux, comme si cela pouvait aller mieux sans que chacun de nous s'applique héroïquement à construire en lui l'homme nouveau que réclament les temps nouveaux.